

Les 10 meilleures nouvelles du concours 2008

Surprenante quarantaine

Olivier BASS

Interrupteur. Lumière. L'éclairage est aveuglant, cru, nu, et il traverse la nuit en même temps qu'il me perfore les yeux.

Je pense : " Surprise... ".

...

C'est définitif : j'ai horreur des surprises.

Pourtant chaque fois c'est la même chose avec elles : depuis toujours, chaque année, les voilà rendues à imaginer mille stratagèmes et à remuer des kilowatts de matière grise dans un but unique et bien défini : me faire une surprise.

Certes, au tout début, c'était bon enfant. Ce n'était que du bon goût : lorsque petites, les filles ramenaient le jour de mon anniversaire un œuf peint avec les doigts, un cendrier de terre cuite décoré à la gouache, ou un collier de pâtes multicolores. Je ne pouvais que m'extasier. Bien sûr, il fallait un petit peu feindre, simuler... Montrer que j'étais surpris pour rendre la chose plus amusante. - Oh, quelle bonne surprise ! Un rocking-chair en pinces à linges... Il rendra tellement bien sur le tableau de bord de la voiture.

Il y avait tellement de tendresse dans tout cela...

C'est plus tard que les choses se sont gâtées. Lorsque les filles ont grandi. Et que ma femme s'y est mise aussi.

Ainsi pour mes 35 ans, avaient-elles cru toutes les trois devoir frapper fort : - Chéri, pour ton anniversaire, nous t'avons préparé une bonne surprise...

Aïe. Ce n'était pas une simple surprise, c'était une bonne surprise : mauvais présage. Effectivement, le cadeau était à la hauteur de mes plus grandes craintes. Baptême de l'air. En parachute. En parachute! J'ai bien tenté de négocier avec le pilote. " On dit rien et on fait comme si j'avais sauté... ". Rien à faire, j'étais tombé sur un incorruptible : il fallait y aller. J'ai sauté. Mauvaise réception, cheville cassée. Mais l'essentiel était sauf : la surprise avait produit son plus bel effet. Mes femmes étaient ravies.

Toutes les trois, en ce domaine, travaillaient avec méthode. Une méthode qui, au fil des années avait fini par toucher à la perfection. Sauf quand il y avait des ratées. Comme cela s'est produit il y a un an tout juste.

Je me souviens de la voix un peu gênée d'Ange, ma femme, au téléphone.

- Chéri, tu rentre à quelle heure, ce soir ?

- Vers 18 heures : j'ai pu me libérer plus tôt.

- Ah.

- Comment ça " Ah. " ?

- Ben c'est à dire que... (Aïe aïe aïe... Je me suis soudain souvenu que c'était le soir de mes 39 ans !)

Elle a repris :

Eh bien voilà. Les filles et moi avons décidé de te faire une surprise pour ton anniversaire : nous avons repeint ta bibliothèque. Mais il y a eu des soucis avec la peinture, la couleur, les livres... Enfin bref c'est loupé. Ne peux-tu pas rentrer plus tard ? Parce que si tu arrives dans le chantier comme ça sans prévenir, les filles vont être déçues...

Je n'ai pas eu la force de répondre. Pas la force de réagir. J'ai seulement pris mon temps pour rentrer. Promenade sur les bords de Seine. Arrivé à 20 heures à la maison. J'avais beau avoir été prévenu avec tact, la surprise était de taille. De couleur. D'odeur. C'était du grandiose à l'envers. Mais c'était un cadeau des filles. Un cadeau qu'elles avaient fait avec leur cœur. Et leurs mains. Avec leurs habits me semblait-il aussi, vu l'état de leurs chemises. Et peut-être même avec mes livres. Je n'avais le droit d'être ni abasourdi, ni même en colère ; et surtout il était interdit d'avoir l'air déçu. Alors j'ai affiché mon plus beau sourire, façon Luis Mariano pour une publicité de dentifrice. J'ai levé les bras au plafond et j'ai entendu ma propre voix déclamer : " Cette couleur est magnifique ! ". Et j'ai rentré la tête dans les épaules, mais ça, personne ne l'a vu.

Ce n'est pas que je n'aime pas les surprises. C'est que je les déteste. La vie n'a pas besoin de ça. Elle est déjà assez surprenante toute seule. Pas la peine de forcer les choses : le destin s'en charge lui-même. Alors...

Alors ce soir j'aurai quarante ans. Et je suis de mauvaise humeur. Pas parce que j'ai cet âge. Ceux qui parlent de cap à passer, d'acceptation de soi, de deuxième crise d'adolescence se trompent : quarante ans, c'est le bel âge ; c'est là que tout commence. Non, je suis de mauvais poil parce que ce soir j'aurais tant aimé être tranquille. J'ai envie de rentrer chez moi, prendre dans la bibliothèque un de ces livres que j'ai déjà lus et que j'aime tant relire, poser mes mains sur sa couverture rassurante, m'installer dans mon vieux club et savourer dans la lumière jaune de mon salon la tranquillité de ma première soirée de quarantaine. Tran-quil-le. Une vraie quarantaine.

Mais ce soir, je sais que je dois m'attendre au pire. Car depuis quinze jours, j'ai saisi à plusieurs reprises des chuchotements qui complotaient dans mon dos. J'ai lu par erreur une lettre de tante Olga où elle se réjouissait de revoir bientôt les deux filles. J'ai même surpris ma femme en train d'emballer des paquets. J'ai dû faire mine de ne pas voir le carton qui dépassait de dessous le lit. Et puis la liste. La liste des invités. Ses amis sur une feuille. Mes amis sur l'autre. Et la famille. Tous ! Quarante-trois personnes, sans aucun doute conviées à venir lancer de gré ou de force, dans mon appartement, des hourras et des appi-beurrezedé-touillou en l'honneur de mes quarante ans tandis que je rentrerai, fourbu, du travail.

Je sens que c'est pour ce soir. Mauvaise conjonction astronomico-sociale oblige : c'est le printemps, c'est veille de week-end et de vacances. Il fait beau... Et c'est exactement ce soir que j'ai quarante ans.

Je n'y échapperai pas. Je sais déjà comment ça va se passer :

Station Trinité, je vais sortir de la bouche du métro comme si le monstre à la fin de la journée, me recrachait à moitié digéré dans la rue. Alors, lassé, traînant le pas comme un soldat en déroute qui revient d'un champ de bataille absurde où aucun combat ne sera jamais ni gagné ni perdu, je remonterai la rue Blanche jusqu'à me retrouver devant la porte de l'immeuble où j'habite et je penserai : " enfin arrivé ", et j'aurai le sentiment d'avoir marché des jours durant ; alors je pousserai la lourde porte et j'entamerai l'ascension de la cage d'escalier. Quarante-deux marches avalées l'une après l'autre dans la plus parfaite abnégation. Sans jamais voir plus loin que la marche suivante. A l'instinct. Et arrivant sur le palier, d'un geste habituel, je fouillerai ma poche, invariablement je ne trouverai pas la clé, et comme toujours cela m'agacera. Enfin la porte s'ouvrira. Il n'y aura pas de bruit. Un semblant de rire peut-être, mais vite réprimé et je ferai comme si je ne l'avais pas entendu. J'essaierai d'éclairer le couloir d'entrée, mais l'interrupteur sera sans effet : on aura disjoncté le circuit électrique. J'avancerai dans le noir à travers la cuisine, et je me heurterai à un obstacle imprévu. On pouffera à nouveau, quelqu'un lancera un " chut " agacé et tout à coup, ô miracle : la lumière jaillira. Ils seront là, les quarante-trois moins les absents, en plus de ma femme et de mes deux filles, banderole à la main, à clamer des " hourras ! " et des " joyeuzanniversaires ! " tous en cœur. Je n'ai pas envie de ça ;

Je suis désolé, mais c'est au-dessus de mes forces.

Aujourd'hui : révolte. Je ne me laisserai pas faire. La surprise, c'est moi qui vais la créer. Mon plan est établi. Il commence maintenant. Je vais fuguer. Une vraie fugue. Ce soir, je ne rentre pas. Ce soir je m'évade. Voilà :

D'abord, descendre du métro à la prochaine station. Châtelet, c'est parfait. Je sortirai en direction du théâtre et je verrai au loin le Quai de l'Horloge tout éclairé. J'irai sur un pont, au-dessus de la Seine. Le Pont au Change, ou peut-être le Pont Notre Dame. Je m'avancerai jusqu'à mi-fleuve. Le téléphone dans ma poche sonnera. Il me faudra sans doute un peu de courage, mais je ne répondrai pas. Je me pencherai et regarderai le courant en dessous de moi. Je regarderai la Seine se déchirer le long d'une des piles du pont ; le spectacle sera captivant. Je le sais, il suffit de fixer longuement le courant, et on est hypnotisé. Au bout d'un moment, ce ne sera plus le fleuve qui coule contre la pile, ce sera la pile qui fend l'eau comme l'étrave d'un navire brise l'écume. Je serai sur un navire. Je serai en partance.

Par anticipation : lettre à ma femme.

Ange, ma chérie, je pars en voyage. Je te quitte. Je t'aime mais je te quitte. Cruel paradoxe auquel il va falloir t'habituer. Car j'ai besoin d'aventure et de solitude. Je me suis embarqué sur un cargo en partance pour l'Afrique - ou pour la Nouvelle Calédonie, je ne sais pas encore. Les marins sont des gens sympathiques : l'autre jour, en Mer Rouge, nous avons ramassé sur le pont du navire un bon nombre de poissons volants échoués. Les matelots philippins les ont fait cuire sur des petits réchauds à gaz avec lesquels ils ont embarqué, et ils ont partagé leur repas avec moi, en signe de bienvenue. La nuit, la mer est phosphorescente. Il paraît que c'est à cause du plancton qui vit dedans. Et ça fait le long de l'étrave qui fend la mer, comme un feu d'artifice. L'air est plus chaud maintenant, et je sens bien que nous nous rapprochons de l'Australie. La grande barrière de corail recèle de trésors engloutis et nous espérons avoir le temps d'y effectuer quelques plongées d'exploration. Bientôt l'Amérique du Sud et ses

côtes déchiquetées ; l'air y est plus vif et je vois en même temps que je t'écris, un grand albatros fuligineux qui m'accompagne de son vol gracieux. Au loin sur la côte : des manchots gorfous, avec leurs longs cils jaunes sur leurs yeux rouges. Oh ! Pour la première fois de ma vie j'aperçois un rorqual commun. Au moins neuf mètres de long, et bien seize tonnes. Un grand mâle. Il pousse un long mugissement.

C'est le bruit nasillard d'un haut-parleur sur un bateau mouche qui me tire de ma rêverie et me ramène sur le pont Notre Dame. Au-dessous de moi, la Seine n'en finit pas de se déchirer sur la pile. Je me laisse encore un moment bercer par le fleuve, puis je me force à regarder ma montre. Mon tour du monde a duré deux heures.

Ma fugue a déjà deux heures d'existence. Je respire profondément. Un sentiment de liberté mêlé d'une indéfinissable angoisse m'emplit les poumons. C'est alors je réalise que mon téléphone n'a pas sonné. D'habitude, dix minutes de retard et mon Ange gardienne morte d'inquiétude appelle. Là, rien. Pas un coup de fil, pas un SMS. Deux heures de silence radio. Le soir de mon anniversaire. Avec tous les invités que j'imagine plantés au garde-à-vous dans l'obscurité. Et les deux filles qui pour la énième fois préviennent : " Attention ! Cette fois c'est lui ! Ah non, c'était pas lui... Reprenez la position. Silence ! Soyez sérieux pour le soir de ses quarante ans, tout de même...".

Deux heures de retard, et pas un coup de fil. Je vérifie encore mon téléphone. Déçu, moi ? Oh non... Quasiment pas. Juste un peu curieux, tout de même.

Peu à peu, le léger sentiment d'angoisse du début prend le pas sur celui de liberté. Finalement, me dis-je, une fugue de deux heures ça n'est déjà pas mal pour un début. Et puis j'ai un mauvais pressentiment. Je presse le pas. Je m'engouffre dans une station de métro, dix minutes plus tard je ressurgis d'une autre. Je me hâte vers chez moi.

Rue Blanche. Numéro 50. Je grimpe les marches quatre à quatre. J'arrive sur le palier. Le bruit de ma respiration couvre tout le reste. Je commence à mettre la main dans la poche de mon blouson, pour chercher la clé. Inutile : la porte est entrouverte. Je la pousse. Elle grince en tournant sur ses gonds dans l'obscurité du couloir. Grincement inhabituel. Silence de mort : le vrai silence. Un silence creux, vide, où le moindre bruit se perd, cogne et résonne comme dans une grotte. Comme dans un caveau. Interrupteur. Lumière. L'éclairage est aveuglant, cru, nu, et il traverse la nuit en même temps qu'il me perfore les yeux. Je pense : " Surprise... ".

Il me faut un bref instant pour réaliser que la lumière est d'autant plus dure que les murs sont vides et blancs. Tout a disparu. Plus de tableaux, plus de tapis, plus de table, plus de chaises, plus de meubles. Rien, il ne reste rien.

Je pénètre dans le salon vide, parcours les trois chambres vides, entre dans la salle à manger vide, et je me dirige jusqu'à la salle de bain. Vide elle aussi. Il ne reste que les toilettes, qui n'ont pu être emportées. Et la baignoire. Et par terre, un petit carton bristol plié en deux.

Pour Antoine.

Je reconnais l'écriture. C'est Ange.

Mon chéri, je suis partie. Je te quitte. Je t'aime mais je te quitte. Cruel paradoxe auquel il va falloir t'habituer. Les filles sont en vacances chez tante Olga. Je leur ai tout expliqué. Ne te fais pas de soucis pour elles. Je ne sais que t'écrire de plus. Il faudra que tu te fasses une raison. PS : le N° de mon avocat, c'est le 01 42 30 32 45. Il s'appelle Maître Albert. C'est un homme très bien. D'ailleurs c'est avec lui que je pars.

Je t'embrasse.

Ange

Je m'assois par terre, dos à la cloison. Longuement je contemple les traces que laisse sur les murs blancs l'absence des tableaux. C'est vide. C'est ça, l'absence : du vide qui vibre et danse dans la tête. Rien pour accrocher le regard. Rien pour se raccrocher dans cette calme tourmente intérieure. Je pense : " pour être tranquille, ce soir, ça va être tranquille."

C'est drôle, j'ai envie de pleurer.

C'est définitif : j'ai horreur des surprises.